

Abdellah Taïa : poétique  
et politique de l'écriture

Arnaud Genon  
Nottingham Trent University

C'est en 2000 que l'écrivain marocain Abdellah Taïa publie son premier livre, *Mon Maroc*, aux éditions Séguier. Depuis, il a écrit six autres romans, dans lesquels il se raconte, raconte son pays, raconte aussi ceux qui le hantent, qui l'habitent. D'abord centré sur un moi autobiographique et autofictionnel (*Mon Maroc*, *Le Rouge du tarbouche*, *L'Armée du salut*, *Une mélancolie arabe*), son travail revêt, depuis 2010, des contours davantage fictionnels. Si les motifs et les thèmes de son œuvre demeurent les mêmes (le Maroc, la sexualité, le rapport au corps, l'abandon et l'invisibilité de personnes appartenant aux catégories sociales les plus démunies, les rites et les traditions religieuses, la liberté et le combat qu'elle nécessite, les révolutions personnelles et collectives, etc.), la figure de l'auteur tend à s'effacer progressivement derrière des personnages de plus en plus forts : Omar et Khalid les enfants de Salé dans *Le Jour du Roi*, Slima, la prostituée marocaine des *Infidèles*, Jallal, son fils, ou encore Aziz le transsexuel algérien et Mojtaba le révolutionnaire iranien dans *Un pays pour mourir*. Abdellah Taïa l'écrivain se double également d'un cinéaste qui a réalisé, en 2013, *L'Armée du salut*, film remarqué et salué par la critique, qui constitue l'adaptation de son roman éponyme. À ces visages s'ajoute enfin celui de l'intellectuel engagé qui a donné la parole aux jeunes générations (*Lettres à un jeune marocain*) et qui intervient régulièrement dans les médias, au Maroc, en France mais aussi dans de nombreux autres pays où il est traduit et étudié, afin de mener un combat pour la défense des libertés individuelles et contre les conservatismes de toutes natures qui empêchent les peuples arabes d'entrer dans la modernité à laquelle beaucoup aspirent.

Beaucoup l'ont réduit, au Maroc, à sa seule homosexualité, qu'il dévoile publiquement en 2007 dans l'hebdomadaire *TelQuel*. Une première dans le Royaume. Il y a bien sûr dans cette tentative de le réduire à sa seule identité sexuelle une volonté de circonscire la portée de sa parole. Cependant, et c'est là la force de son travail et de ses engagements, l'écrivain a toujours su dépasser sa propre condition. Partant de son « je » – qu'il ancre dès ses premiers textes au cœur de sa famille, dans le milieu populaire et pauvre dans lequel il a été élevé, dans sa ville, Salé, ville de corsaires entre les 17<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, et son pays avec qui il entretient une relation difficile et ambiguë –, il aborde les questions et les problématiques qui sont celles de la jeunesse marocaine et de nombreux autres pays arabes. C'est la raison pour laquelle il est désormais entendu comme une voix importante à laquelle il cherche lui-même à donner une portée aussi large que possible. Le combat est rude. Le combat sera long. Abdellah Taïa le mène courageusement à l'extérieur et à l'intérieur des frontières de son pays, où il intervient régulièrement devant des audiences qui ne lui sont pas acquises d'avance et où les hostilités se font vite ressentir et entendre.

Abdellah Taïa apparaît donc dans le champ de la littérature marocaine comme une figure singulière. Dans la lignée d'auteurs arabophones qui ont marqué et révolutionné la littérature marocaine – je pense en particulier à Mohamed Choukri et au livre révolutionnaire au point de vue tant thématique que stylistique qu'il publia en 1973 (*Al khobz al hafi*), traduit par Tahar Ben Jelloun et publié en français en 1980 sous le titre *Le Pain nu* –, mais aussi d'écrivains français tels que Jean Genet, à qui il voue un culte non dissimulé, ou Hervé Guibert, avec qui il partage entre autres ses passions du cinéma et

d'Isabelle Adjani. Un écrivain singulier donc, où poétiques de l'écriture et du cinéma se mettent au service d'une politique du sujet et des peuples.

Les sept articles de ce dossier se donnent pour objectif de présenter le travail de l'auteur dans ses différentes dimensions, qu'elles soient esthétiques ou politiques, qu'elles concernent ses textes les plus autofictionnels ou ses écrits *a priori* plus romanesques.

Dans « La prostitution sur la scène de l'écriture dans l'œuvre d'Abdellah Taïa », Ralph Heyndels, qui a déjà publié plusieurs études sur l'auteur (voir notamment Heyndels, 2014), analyse à partir de la situation du narrateur de *L'Armée du salut* la manière dont se mêlent dans son œuvre « l'éthique, l'érotique et le poétique ». Il montre comment une scène quasi originelle – celle opposant sa mère, M'Barka, et son père qui lui reproche de l'avoir trahi en couchant avec un de ses cousins, ce que la mère nie farouchement, proclamant qu'elle n'est pas « une putain » (Taïa, 2006, p. 20) – vient à déterminer ce que sera la première relation que le narrateur entretiendra avec les Européens et l'Europe. Réduit par métonymie au colonialisme sexuel qui ronge son pays, il doit subir à son tour la figure et la dénomination de « petite pute » (Taïa, 2006, p. 116) qu'on lui attribue et tenter de leur échapper. On comprend ainsi la place qu'occuperont plus tard, dans le travail de l'écrivain, les personnages de prostitué(e)s et le rôle symbolique et politique qu'ils revêtiront.

Dans son article « Corps (dé)voilé, corps fantasmé, corps écrit », Sanae El Ouardirhi analyse en quoi le corps, son écriture et son affirmation par l'intermédiaire du « je » autobiographique participent, chez Abdellah Taïa, plus précisément dans *Le Rouge du tarbouche* (Taïa, 2004), à une quête de liberté individuelle. Le corps, si souvent réprimé dans le vécu du narrateur-personnage-auteur, se révèle dans une scène du *Rouge du tarbouche* ici étudiée, à travers un miroir, en dehors de tout regard, miroir devenu métaphoriquement le lieu de l'écriture autofictionnelle.

Khalid Dahmany et Mohamed El Bouazzaoui évoquent, dans leur article, l'écriture intimiste de l'auteur et le « procès des valeurs normatives » auquel il se livre, notamment dans *Un pays pour mourir*. Le processus autofictionnel permet à l'homosexualité de se dire dans un mouvement de redécouverte de soi auquel se mêle une « quête de gémellité ». Enfermés dans les interdits du monde arabo-musulman, les narrateurs et personnages d'Abdellah Taïa sont alors contraints à une déterritorialisation qui ne résout cependant pas les problèmes identitaires qui sont les leurs.

L'œuvre d'Abdellah Taïa ne saurait se résumer à l'émergence d'un « je » singulier puis à sa libération par et dans l'écriture. Le « je » de l'écrivain est un « je » politique, comme nous l'écrivions plus haut ; il porte en lui-même la voix de ceux qui n'en ont pas. C'est ce que Marie-Thérèse Oliver-Saidi avance dans son article, « La mission sublimante d'Abdallah Taïa : rendre leur humanité à tous les sans-voix ». En s'appuyant sur des personnages forts de son œuvre romanesque (Zahira, Mouad, Slima), la critique analyse le regard que porte l'écrivain sur les humiliés, les laissés-pour-compte, les déclassés, les marginaux (prostitué(e)s, transsexuels, Noirs, etc.), la manière dont il les sublime et les réintègre dans une géographie sociale et politique de laquelle ils avaient été exclus.

Khalid Lyamlahty, dans « Une mélancolie marocaine : portrait de l'intellectuel et pouvoir de l'écriture dans *Lettres à un jeune marocain* », s'intéresse à un livre à part dans la bibliographie de l'auteur, car il s'agit d'un collectif qu'il a dirigé et dont il a signé l'introduction ainsi que la dernière lettre. Notons toutefois que ce n'est pas un cas unique dans son travail puisqu'il a, un an après, dirigé un très beau numéro de la revue *Nejma* consacré à Jean Genet, ce « saint marocain ». Khalid Lyamlahty révèle ici en quoi l'initiative de l'auteur manifeste sa volonté de s'engager socialement et politiquement

dans et pour son pays, de dépasser l'univers personnel au profit d'entreprises collectives et fédératrices, « de pousser la jeunesse marocaine à la réflexion et à la redécouverte de la littérature comme espace potentiel de reconstruction et d'engagement ». Cependant, le critique considère que la tâche est ardue et décèle dans ces *Lettres* une mélancolie marocaine : « mélancolie de l'intellectuel et de l'écrivain qui lutte contre l'incertitude et cherche sa voie pour atteindre la jeunesse marocaine ». Le défi d'Abdellah Taïa pour un nouveau Maroc est résolument lancé ! Reste, selon le chercheur, à redonner confiance à ceux qui construiront ce Maroc de demain.

Thomas Muzart, dans son analyse intitulée « Écrire de/au-delà de la marge : l'homosexualité et son rapport aux foules dans l'œuvre d'Abdellah Taïa », fait une lecture de l'auteur à la lumière du concept de « multitude », cher à Michael Hardt et à Antonio Negri (Hardt, Negri, 2004). Le critique révèle que le monde arabe réproouve davantage l'expression publique de l'homosexualité que l'homosexualité elle-même, chantée, sinon évoquée depuis le VIII<sup>e</sup> siècle dans la poésie arabo-persane. Abdellah Taïa, de par sa position de marginalisé mais aussi de médiatisé, joue un rôle politique des plus importants dans la mesure où il souhaite établir un dialogue à l'intérieur de son pays et montrer « que sa singularité participe à la construction d'un collectif ». Son travail et sa parole sont encore ici envisagés comme participant au mouvement de révolte qui permettra aux dominés de penser et d'inventer les changements à venir.

Enfin, Daniel Maroun, dans « Comment échapper à la honte du *zamel* : Vers la construction de la masculinité maghrébine queer », propose une lecture queer éclairante de trois romans de l'auteur : *Le Jour du Roi*, *Une mélancolie arabe*, et *L'Armée du salut*. Le critique étudie en quoi les personnages-narrateurs d'Abdellah Taïa échappent, dans plusieurs situations symboliques, aux représentations hétéro-islamo normatives pour affirmer l'existence d'une masculinité queer complexe, ne correspondant plus à la dénomination marocaine, injurieuse et réductrice, de « *zamel* » et, donc, déconstruisant celle-ci.

Un entretien avec Hicham Tahir, jeune écrivain marocain découvert par Abdellah Taïa, vient clore ce dossier. Il offre un autre point de vue, une autre perspective sur le travail de son aîné et met en lumière le courage et l'implication de celui qui a su faire prendre conscience aux plus jeunes que « l'intellectuel marocain n'était pas un mythe intouchable, mais qu'il pouvait aussi être un simple garçon du peuple ».

Le travail d'Abdellah Taïa est un *work in progress* en constante évolution. Tout lecteur assidu de l'auteur ne pourra qu'en faire l'éclatant constat. Écrivain, intellectuel, cinéaste, il nous donne à penser les rapports qu'entretiennent les mondes occidental et arabe, les individus et la collectivité, la liberté et les pouvoirs. Ce dossier propose, pour la première fois, une cartographie de son univers. Incomplet, partiel, il l'est par nature. Qu'il ouvre des voies et des perspectives, qu'il suscite le désir d'être poursuivi et approfondi, tel est notre seul souhait.

## Bibliographie

CHOUKRI, Mohamed. (1980), *Le Pain nu*, Paris, Seuil.

HEYNDELS, Ralph. (2014), « Abdellah à jamais disparu, ou les jeux de miroir du Je. Émergence et évanescence de soi dans la mise en scène de l'écriture chez Abdellah Taïa », dans Luc Fraisse (dir.), *L'Écrivain et ses doubles*, Paris, Classiques Garnier.

HARDT Michael et Antonio NEGRI. (2004), *Multitude, War and Democracy in the Age of Empire*, New York, The Penguin Press.

TAÏA, Abdellah. (2000), *Mon Maroc*, Paris, Séguier.

- (2004), *Le Rouge du tarbouche*, Paris, Séguier.
- (2006), *L'Armée du salut*, Paris, Seuil.
- (2008), *Une mélancolie arabe*, Paris, Seuil.
- (dir.). (2009), *Lettres à un jeune marocain*, choisies et présentées par Abdellah Taïa, Paris, Seuil.
- (dir.). (2010), « Jean Genet un saint marocain », *Nejma*, hiver 2010-2011, Tanger, Librairie des Colonnes.
- (2010). *Le Jour du Roi*, Paris, Seuil.
- (2012), *Infidèles*, Paris, Seuil.
- (2014), *L'Armée du salut*, film, Éditions vidéo France Télévisions Distribution.
- (2015), *Un pays pour mourir*, Paris, Seuil.
- TELQUEL. (2007), « Homosexuel envers et contre tous », n° 277, 9-15 juin.